

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound w.th other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

L' Abeille.

9me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 7 FÉVRIER 1861.

No. 15.

LE CONVOI D'UN ENFANT.

Un jour que j'étais en voyage,
Près de ce clos qu'un mur défend,
Je vis deux hommes du village,
Qui portaient un cercueil d'enfant.

Une femme marchait derrière,
Qui pleurait et disait tout bas
Une lente et triste prière
Celle qu'on dit lors d'un trépas.

Point de parents, point de famille !
Je ne vis, le long du chemin,
Qu'une pauvre petite fille
Cachant des larmes sous sa main.

Elle suivait la longue allée
Qui conduit au champ du repos,
Et paraissait bien désolée,
Et dévorait bien des sanglots.

Ainsi marchant, quand ils passèrent
Au pied de ce grand peuplier,
Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent,
Et je les vis s'agenouiller,

Prier le ciel pour la jeune âme,
Faire le signe de la croix,
Et quand passa la pauvre femme
Se détourner tous à la fois !

Cependant inclinant la tête,
Au cimetière on arriva.
Une fosse ouverte était prête ;
Alors un homme dit : C'est là !

Et la fosse n'était plus vide,
On y poussa la terre... Et puis
Je ne vis plus qu'un tertre humide,
Avec une branche de buis.

Et comme la petite fille,
S'en alla, passa près de moi,
Je l'arrêtai par sa mantille :
Tu pleures, mon enfant, pourquoi ?

Monsieur, c'est que Julien, dit-elle,
Que j'appelais mon frère, est mort !
Et voilant sa noire prunelle,
La pauvrette pleura plus fort.

(Dovalle.)

DIOGÈNE.

Deux juriconsultes le choisirent pour leur arbitre ; il les condamna tous les deux ; l'un parcequ'il avait effectivement volé ce dont on l'accusait, et l'autre parcequ'il se plaignait à tort, puisqu'il n'avait rien perdu qu'il n'eût volé lui-même à un autre.

Quelqu'un lui demanda s'il n'avait ni valet ni servante : non répondit Diogène :

Et qui vous enterrera, reprit l'autre : C'est celui qui aura besoin de ma maison, répliqua Diogène.

Certain homme lui reprocha qu'il avait fait autrefois de la fausse monnaie : il est vrai, répondit Diogène, qu'il y a eu un temps que j'étais ce que tu es aujourd'hui ; mais jamais en ta vie tu ne deviendras ce que je suis.

Aristippe le rencontra un jour comme il lavait des herbes : Diogène, lui dit-il, si tu savais te rendre agréable aux rois, tu n'aurais pas la peine de laver des herbes. Et toi, répondit Diogène, si tu connaissais le plaisir qu'il y a à laver des herbes, tu te mettrais peu en peine de plaire aux rois.

Une autre fois il entra dans l'école d'un certain maître qui avait peu d'écoliers et quantités de figures de Muses et d'autres divinités : tu as ici beaucoup de disciples, lui dit Diogène, mais c'est en comptant les dieux.

On lui demanda un jour de quel pays il était : il répondit qu'il était citoyen du monde ; voulant montrer que les sages ne devaient être attachés à aucun pays.

Il vit une fois passer un prodigue ; il lui demanda une mine. Pourquoi, lui dit ce prodigue, ne demandes-tu qu'une obole aux autres, et qu'à moi tu demandes une mine ? c'est parce, répondit-il, que les autres m'en donneront encore une fois, et que je doute fort que tu sois en état de le faire dans la suite.

On lui demanda si la mort était un mal : Comment cela se pourrait-il faire, répondit-il, puisque nous ne la sentons pas, lors même qu'elle est présente ?

Diogène vit un jour un maladroit qui allait tirer ; il courut aussitôt se mettre la tête devant le but. On lui en demanda la raison : C'est de crainte qu'il ne me frappe, répondit-il.

Antisthène était dans son lit, fort malade ; Diogène entra dans sa chambre : Avez-vous besoin d'un ami ? lui dit-il, pour lui faire connaître que c'était dans le temps de l'affliction que les véritables amis étaient nécessaires. Diogène consentit qu'Antisthène souffrait impatiemment son mal : ils'en alla une autre fois chez lui, un poignard sous son manteau. Antisthène lui dit : Ah ! qui est-ce qui me dé-

livrera des douleurs que je souffre ? Diogène tira son poignard : C'est celui-ci, dit-il. Cherche à me délivrer de mes douleurs, répondit Antisthène, mais non pas de la vie.

Quand on disait à Diogène que quantité de gens se moquaient de lui : Qu'importe ! répondait-il, je me tiens pour moqué, et peut-être que c'est d'eux que les ânes se moquent, lorsqu'ils montrent leurs dents en grinçant, et qu'ils paraissent rire. Mais, lui disait-on, ils ne se mettent guère en peine des ânes : Et moi, répliquait-il, je me soucie très-peu de ces gens-là.

Un jour on lui demanda pourquoi tout le monde l'appelait chien : C'est, répondit-il, parceque je flatte ceux qui me donnent, que j'aboie après ceux qui ne me donnent rien, et que je mords les méchants.

Quand on lui reprochait pourquoi il mangeait au milieu des rues et des marchés : C'est que la faim me prend là, de même que partout ailleurs, répondit-il.

Un jour comme il retournait de Lacédémone à Athènes, on lui demanda d'où il venait ; Je viens de chez des hommes, répondit-il, et je retourne chez des femmes.

Un jour comme il mangeait au milieu d'une rue, quantité de gens s'assemblerent autour de lui et l'appelèrent chien : C'est vous autres qui êtes des chiens, leur dit-il ; car vous vous assemblez autour d'un homme qui mange.

Certain méchant athlète, qui mourait de faim dans sa profession, s'avisa de se faire médecin. Diogène le rencontra et lui dit : Tu as à présent un beau moyen de te venger de ceux qui t'ont battu autrefois.

Un homme lui redemanda une fois un manteau qu'il avait à lui : si tu me l'as donné, dit Diogène, il est à moi, à présent ; et si tu n'as fait que le prêter ; j'em'ensers actuellement ; attends que je n'en aie plus besoin.

Un jour il entendit qu'on disait du bien d'un homme qui lui avait donné l'aumône : on devrait bien plutôt me louer, dit Diogène, d'avoir mérité qu'on me la donnât.

Quand on lui demandait quel profit il avait tiré de sa philosophie : Quand elle ne m'aurait jamais servi d'autre chose, disait-il, que d'être préparé à souffrir tout ce qui m'arrivera jamais, j'en serais assez content.

On lui reprochait un jour qu'il logeait dans des lieux malpropres : Le soleil, dit-il, entre bien dans des endroits qui sont encore beaucoup plus sales, et cependant il ne se gêne pas.

Certain homme s'avisa de lui dire : Mais toi, qui ne sais rien, commentas-tu la hardiesse de te mettre au rang des philosophes ? Quand je n'aurais d'autre mérite, répondit-il, que celui de pouvoir contrefaire le philosophe, cela suffit pour dire que je le suis.

On vint un jour lui présenter un jeune homme pour être son disciple ; on lui en disait tous les biens imaginables ; qu'il était sage, de bonnes mœurs, et qu'il savait beaucoup. Diogène écoute tout fort tranquillement. Puisqu'il est si accompli, dit-il, il n'a aucun besoin de moi ; pourquoi donc me l'amenez-vous ?

Il entra un jour sur un théâtre lorsque tout le monde en sortait : on lui en demanda la raison ; il dit que c'était ce qu'il avait résolu de faire pendant toute sa vie.

Denys le tyran, après avoir été chassé de son royaume de Syracuse, se retira à Corinthe, où la pauvreté l'obligea d'enseigner la jeunesse pour ne pas mourir de faim. Diogène entra un jour dans son école ; il entendit les enfants qui criaient. Denys crut que Diogène le venait consoler dans ses misères : Diogène, lui dit-il, je te suis bien obligé ; hélas ! tu vois l'inconstance de la fortune ! Malheureux, répondit Diogène, je suis surpris de te voir encore en vie, toi qui as fait tant de maux dans ton royaume ; et je vois bien que tu n'es pas meilleur maître d'école que tu n'as été roi.

Il disait que les gens qui parlaient bien de la vertu, et qui ne faisaient rien de tout ce qu'ils enseignaient, étaient semblables à des instruments de musique, qui rendent un son très-agréable sans avoir aucun sentiment.

Xéniade lui donna ses enfants à instruire. Diogène en eut grand soin ; il leur fit apprendre par cœur les plus beaux endroits des poètes, avec un abrégé de sa philosophie, qu'il composa exprès pour eux. Il les faisait exercer à la lutte, à la chasse, à monter à cheval, et à tirer de l'arc et de la fronde. Il les accoutuma à vivre de choses fort simples, et à ne boire que de l'eau dans leurs repas ordinaires. Il voulait qu'on les rasât jusqu'à la peau. Il les menait avec lui dans les

ques vêtus fort négligemment, et souvent sans sandales. Ces enfants, de leur côté, aimaient fort Diogène, et prenaient un soin particulier de le recommander à leurs parents.

Un homme lui dit un jour : Je ne suis pas propre à la philosophie. Pourquoi vis-tu donc, malheureux, lui répondit-il, puisque tu désespères de pouvoir jamais bien vivre ?

On lui demanda un jour où il voulait être enterré quand il serait mort : Au milieu de la campagne, répondit-il. Comment, répondit quelqu'un, ne craignez-vous point de servir de pâture aux oiseaux et aux bêtes farouches ? Il faudra mettre mon bâton auprès de moi, répondit Diogène, afin que je les puisse chasser quand ils voudront venir. Mais, lui dit-on, vous n'aurez plus de sentiment. Et qu'importe donc s'ils me mangent ou non, répondit Diogène, puisque je ne sentirai point.

Quelques-uns disent qu'étant parvenus à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il mangea un pied de bœuf crû qui lui causa une si grande indigestion qu'il en creva. D'autres disent que, se sentant accablé de vieillesse, il retint son haleine et se fit mourir lui-même. Ses amis vinrent le lendemain ; ils le trouvèrent enveloppé dans son manteau ; ils le découvrirent, se doutant bien qu'il ne dormait pas, car il était toujours fort éveillé ; ils le trouvèrent mort. Il y eut une grande contestation entre eux à qui l'enterrerait ; ils firent tout près d'en venir aux mains ; les magistrats et les anciens de Corinthe arrivèrent à propos, et les apaisèrent. Diogène fut enterré magnifiquement proche de la porte qui est vers l'Isthme. On érigea à côté de son tombeau une colonne, sur laquelle on plaça un chien de marbre le *Paros*. La mort de ce philosophe arriva justement le même jour qu'Alexandre-le-Grand mourut à Babylone, en la cent quatorzième olympiade. Diogène fut honoré de plusieurs statues, que différents particuliers lui érigèrent après sa mort, avec des inscriptions fort honorables.

F.

L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 7 FÉVRIER 1861.

Une nouvelle société vient, sous un nom bien modeste, attirer l'attention de nos confrères et leur demander encore une fois de réveiller leur zèle : c'est la *Société du bon langage*.

Son nom indique assez le but qu'elle se propose, pour nous dispenser d'entrer

dans des détails : il suffit de dire qu'elle veut livrer une guerre à mort à toute expression qui n'est pas française, et à ce titre elle mérite nos suffrages.

C'est surtout pendant les récréations, où il se glisse bien souvent des fautes de grammaire, qu'elle exercera son ministère. La tâche qu'elle veut remplir est sans doute bien difficile, puisqu'il s'agit de détruire chez quelques-uns une habitude invétérée, devenue, pour ainsi dire, inhérente à leur nature, mais elle n'est pas impossible avec un peu de courage.

Il est temps de se mettre à l'œuvre, car on ne cesse de le répéter partout : notre langue est envahie par une foule de locutions vicieuses, d'anglicismes qui tendraient à en faire, plus tard, un jargon incompréhensible.

Nous avons d'abord un très-grand nombre d'expressions de marine empruntées aux Normands et aux Bretons, nos ancêtres qui pour la plupart étaient navigateurs, et qu'il faudrait s'efforcer de faire disparaître de nos conversations. Ainsi on *embarque* en voiture, on *débarque* de voiture, au lieu d'y monter et d'en descendre ; on trouve un homme *bien gréé* d'outils, au lieu de *bien monté* en outils &c.

Nous pourrions signaler une multitude d'autres expressions de ce genre, que des personnes, même instruites emploient sans y faire attention et comme par routine.

Mais ce n'est pas encore là la principale source du mal : ce sont les anglicismes. Il y a des gens et même des écoliers dont le langage n'est pas, à cet égard, tout-à-fait irréprochable. On parle moitié anglais, moitié français, de telle sorte que celui qui n'est pas accoutumé à entendre ces expressions bizarres, n'y comprend presque rien.

Le bon langage non seulement donne des charmes à la conversation, mais encore il forme le style. En effet, d'où viennent tous ces obstacles que nous avons, quelques-uns d'entre nous, à surmonter pour bien exprimer notre pensée, soit dans une version, soit dans une composition, si ce n'est de cette habitude que nous avons contractée de parler mal, de ne faire aucune attention aux expressions que nous employons. Ainsi quand nous voulons écrire avec un peu d'élégance, mille difficultés s'élèvent sur nos pas et entravent notre marche. Il arrive ainsi que souvent lorsque nous sommes à la recherche des expressions, les meilleures idées nous échappent, et déjouent ensuite tous les efforts que nous faisons pour les retrouver, comme l'eau fuyait autrefois les lèvres altérées de Tantale.

La société du bon langage qui ne consiste qu'à se reprendre mutuellement, *ré-médiera*, nous l'espérons, à tous ces inconvé-

vénients: habitués à bien parler sous le toit du collège, nous porterons au dehors cette élocution facile et surtout française qui a tant de charmes. C'est un moyen bien propre à exercer notre patriotisme, puisque le vrai patriote doit veiller à la garde de sa langue, non moins qu'à celle de ses institutions.

NOUVELLES LOCALES.

Les examens du premier semestre sont commencés lundi dernier; au moment où nous écrivons ceci, les élèves de la quatrième soutiennent l'antique gloire de leurs devanciers; les rhétoriciens espèrent voir, samedi, la fin de leur laborieuse préparation.

L'examen de MM. les philosophes, conformément aux règles de l'Université, s'est fait, après le premier terme, sur l'enseignement donné durant ce terme.

ELECTION DE LA CONGREGATION.

MM. N. Laliberté, *président*.
P. McKay, *1er. assistant*.
D. Doran, *2d. assistant*.
A. VanderHeyden, *secrétaire*.
H. Marceau, *trésorier*.

L'oraison funèbre des défenseurs du St. Siège, que M. Racine a prononcée le 18 Décembre, à la cathédrale, a été mise en brochure, et est en vente.

Un acte d'accusation a été porté mardi par le Grand Jury, contre M. Langevin, ex-maire, et les autres conseillers de ville chargés de faire le dépouillement du scrutin dans les dernières élections municipales. On les accuse de fraude et de corruption dans l'accomplissement de ce devoir.

Trois maisons de la Basse-Ville ont été détruites par un incendie samedi dernier.

Pas moins de 180 chevaux canadiens ont été achetés durant la semaine dernière à Montréal, par des habitants des Etats-Unis.

La *Gazette* de Montréal annonce que Messieurs Baring Brothers, et les Messieurs Glynn et Cie, ont intenté des actions au montant de £400,000 contre la compagnie du Grand-Tronc, devant la cour supérieure à Montréal.

On sait que les religieuses de l'Hôtel-Dieu à Montréal, ont fait bâtir un nouvel Hôpital en dehors de la ville. Elles doivent aller bientôt y habiter. Lundi dernier, les corps des religieuses, inhumés dans les caveaux de l'Hôtel-Dieu, ont été transférés au nouvel établissement du Mont Ste Famille.

DENIER DE ST. PIERRE.

La collection du denier de St. Pierre se continue avec activité autour de nous. Jeudi dernier c'était le collège de Montréal qui venait apporter son offrande.

Devenus tout-à-coup citoyens graves et sententieux les élèves se forment en assemblée, se nomment un président et un secrétaire. Des orateurs s'avancent, saluent le supérieur, le président et l'auditoire, puis présentent leurs résolutions en s'appuyant d'un chaleureux discours.

Nous avons applaudi aux nobles sentiments exprimés, à l'amour filial ressortant de ces paroles sincères et enthousiastes. Par une des résolutions les élèves ont demandé qu'il leur fût permis de faire le sacrifice de leurs prix et d'offrir au St. Père la somme qu'ils auraient coûté. M. le Supérieur leur accorda leur demande à une condition: "Les prix, dit-il, viendront et seront déposés sur la table, comme à l'ordinaire. La classe qui aura travaillé aussi bien et mieux que les autres années aura le droit et l'honneur de sacrifier ses récompenses; mais la classe qui n'aura pas aussi bien fait que de coutume, aura le déshonneur de recevoir ses prix."

Les élèves donnèrent à l'auditoire de la charmante musique; ils chantèrent en premier lieu le premier chœur dans l'Opéra de Guillaume Tell, puis un délicieux petit morceau fut remarqué entre tous les autres; ce morceau était intitulé: Une larme sur le tombeau de Piémontan."

Le président de la réunion était M. C. P. Beaubien et les orateurs MM. Allard, Benoit, Martel, Deschamps et quelques autres dont les noms nous échappent.

Le tout se termina par quelques paroles douces et bienveillantes adressées aux élèves par M. l'abbé Granet. (*L'Ordre.*)

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

L'année qui vient de finir nous a tellement habitués aux idées de guerres, de révolutions, que la pénurie de grandes nouvelles nous paraît aujourd'hui étonnante. Cependant les événements actuels, pour n'être qu'une conséquence de faits passés n'en ont pas moins d'importance. C'est, dans le royaume de Naples, une réaction continuant toujours et de plus en plus vive. L'excitation dans les Abruzzes et les Calabres est telle, qu'on dire d'un correspondant, pour en trouver un exemple, il faut porter les regards sur l'état de l'Espagne en 1808 et 1814. Plusieurs poignées de royalistes ont fait, à diverses reprises, de grands dommages aux Piémontais; et

ceux-ci ont fait venir des troupes de Naples pour les apaiser. A Gaète un armistice a été conclu le 13 jusqu'au 21. Le siège qui a souvent été terrible jusqu'ici devait entrer alors dans une nouvelle phase, la flotte française ayant quitté Gaète, et François II n'ayant plus que ses seules ressources pour résister contre la flotte des Piémontais ainsi que leur armée de terre.

Ce dernier acte de Napoléon a fait oublier à l'Angleterre l'occupation de la Syrie par l'armée française. La presse anglaise lui donne de grandes louanges. Napoléon continue cependant à protéger les Chrétiens de Syrie. Le procès des assassins de Beyruth est terminé. Les Russes sont condamnés à mort, et les Turcs à l'exil.

On dit que l'armée française s'accroît considérablement et qu'elle contient aujourd'hui plus d'hommes qu'elle n'en a jamais eu depuis le premier Empire.

L'Angleterre au contraire diminue la sienne. Les conséquences de la guerre qu'elle a faite en Chine de concert avec la France commencent à se faire sentir, et les Chinois font des concessions de terrain et autres très-importantes pour les missionnaires chrétiens.

L'armée du Pape continue à s'accroître et à se réorganiser. Le St. Père reçoit tous les jours de nouveaux témoignages de sympathie du monde Catholique.

Le jeune empereur d'Autriche, malgré ses concessions généreuses à la Hongrie craint toujours vivement une insurrection dans cette partie de son empire.

CLOCHES CÉLÈBRES REMARQUABLES

PAR LEUR POIDS.

kilogrammes.

Moscou, 1736. brisée en 1737.	253,912
Moscou, 1807.	111,721
Moscou, 1807.	31,775
Novogorod.	31,775
Olmulz.	18,181
Vienne.	17,977
Wesminster, 1856.	16,175
Erfurth, 1497.	13,994
Sens.	13,282
Paris, 1680.	13,039
Montréal, 1847.	12,978
Cologne, 1448.	11,324
Breslau, 1507.	11,172
Gorlitz.	11,030
York, 1845.	10,918
Bruges, 1680.	10,410
Rome, Saint-Pierre.	8,125
Oxford, 1680.	7,719
Lucerne, 1636.	7,668
Hulbertstadt, 1457.	7,617
Anvers.	7,274
Bruxelles.	7,186
Dantzic, 1453.	6,145
Boulogne.	5,927
Lincoln, 1834.	5,484
Exeter, 1678.	5,420
Londres, Saint-Paul, 1715.	5,281
Gand.	4,927
Lincoln, 1610.	4,419
Londres, Westminster, 1857.	4,012

